

F a u b o u r g * M a r i g n y

Créé et dirigé par Laury-Anne Frut et Romain Naudin

Tour de Babel américaine, nichée au cœur de La Nouvelle-Orléans, Faubourg Marigny est un quartier dans lequel toutes les langues se parlent encore. C'est désormais également une maison d'édition qui s'attache à publier des romans français, francophones et étrangers de littérature contemporaine.

À travers une dizaine de titres par an, nous vous invitons à découvrir des plumes singulières, des atmosphères inattendues, d'ici ou d'ailleurs, mais qui vous fascineront toujours.

LA PETITE
BOUTIQUE
AUX
POISONS

Titre original :

The Lost Apothecary

Copyright ©2021 by Sarah Penner

Translation copyright © 2021 by Éditions Faubourg Marigny.

Éditions Faubourg Marigny

La Geste - 11 rue Norman-Borlaug

79620 La Crèche

E.mail : contact@gesteditions.com

Tél. 05 49 05 37 22

Retrouvez-nous sur www.faubourg-marigny.fr,
ainsi que sur Facebook, Instagram et Pinterest.

ISBN : 978-2-490746-70-5

Dépôt légal : octobre 2021

SARAH PENNER

LA PETITE
BOUTIQUE
AUX
POISONS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Bourgeois*

Faubourg * Marigny

Chères lectrices, chers lecteurs,

Nous allons vous raconter notre belle rencontre avec ce roman. Il nous avait été envoyé par son éditeur américain à l'automne 2020. Coup de cœur pour cette histoire de femmes, de poisons, ces mystères au parfum londonien. Notre offre est acceptée, et nous commençons à travailler sur *La petite boutique aux poisons*, avant même sa parution aux États-Unis, le 2 mars 2021. Car cette date marque un tournant incroyable : best-seller du *New York Times* dès la première semaine et engouement incroyable, tant médiatique que chez les lecteurs. Nous sommes particulièrement fiers de faire partie de cette aventure extraordinaire, et il est temps aujourd'hui de vous dévoiler ce petit bijou.

Très belle lecture,

L'équipe éditoriale de Faubourg Marigny

Note de la traductrice: apothicaire ou apothicaresse?

Dans sa langue d'origine, l'anglais, *La petite boutique aux poisons* a pour titre *The Lost Apothecary*. Et voilà tout de suite le hic. Un apothicaire, oui, mais que faire dans un roman résolument féminin?

J'aurais pu me contenter d'*une* apothicaire, comme certains se contentent d'*une* auteur. Car le noble métier d'apothicaire, comme celui de ministre, maire, médecin... témoigne d'un statut, et la masculinisation serait alors un neutre.

Mais il ne m'a pas fallu chercher bien loin pour tomber sur le mot *apothicaresse* (merci Google). Il figure même dans le premier dictionnaire de l'Académie française, édition de 1694, avec pour définition: «Femme d'apothicaire». Il n'y avait officiellement pas de femme digne d'exercer cette profession.

«Apothicaresse» disparaît des éditions suivantes, mais apparaît ici et là, dans la littérature et dans d'autres dictionnaires. Il désigne la religieuse qui prépare les remèdes pour

les malades de son couvent. Ce métier de savoir n'est donc féminisé que dans un contexte où les hommes sont absents.

Mon correcteur orthographique m'intimait d'écrire *une* apothicaire, ma logique d'interprète apothicaire*esse*. Je n'ai pas trouvé la bonne réponse. Mais je suis traductrice, et comme j'écoute la plume de l'autrice, je me suis glissée dans la peau de Nella, qui prodiguait ses remèdes à des femmes, en chef-taine de son couvent séculier, et j'ai songé que oui, elle aurait revendiqué le titre d' «apothicaire*esse*». Pour ce qui était de la cohérence historique, en France, à la Révolution, le terme d' «autrice» qui avait été évincé réapparaissait dans les débats.

Il y a une phrase que les traductrices répliquent à tout bout de champ : *ça dépend du contexte*. Dans ma traduction, Nella se revendique donc apothicaire*esse*, mais Caroline, ancrée dans le *xxi*^e siècle, n'a pas l'oreille faite à cette féminisation désuète. Dans sa voix, il existe donc, pour elle, *une* apothicaire.

Les dictionnaires m'ont failli, alors j'ai profité de la souplesse de la traduction pour laisser parler les personnages.

À mes parents

*Je jure solennellement devant Dieu,
Créateur de toutes choses...*

*De ne jamais révéler les mystères du métier
à des ingrats ou à des inconscients*

De ne jamais divulguer les secrets qui me sont confiés...

De ne jamais administrer de poisons...

*De désavouer et de fuir comme la peste les pratiques scandaleuses et
pernicieuses des charlatans, de la secte empirique, et des alchimistes...*

*Et de ne jamais conserver de remèdes rances ou
nuisibles dans mon officine.*

Que la bénédiction divine perdure, tant que je suivrai ces ordres!

Ancien serment d'apothicaire

CHAPITRE I

Nella

3 février 1791

Elle reviendrait à l'aube – la femme dont je tenais la lettre entre mes mains, celle dont j'ignorais encore le nom.

Je ne connaissais ni son âge ni son adresse. Ni sa place dans la société ni les troubles qui la hantaient en rêve quand la nuit tombait. Victime ou pécheresse. Jeune épouse ou veuve vengeresse. Servante ou courtisane.

En dépit de tout ce que j'ignorais, il y avait une chose dont j'étais certaine : cette femme savait exactement qui elle voulait tuer.

À la lumière de la flamme mourante de ma chandelle, le papier prenait une teinte rosée. Je caressais du bout des doigts l'encre de ses mots, imaginant le désespoir qui poussait cette femme à avoir recours à mes services. Pas seulement

ceux d'une apothicairesse, mais ceux d'une meurtrière. Une experte de l'illusion.

Sa demande était formulée de manière claire, sans détours. *Pour le mari de Madame, avec son petit déjeuner. À l'aube, 4 févr.* Aussitôt, j'imaginai une bonne d'âge moyen, condamnée à obéir aux ordres de sa maîtresse. Mon instinct, perfectionné par deux décennies d'expérience, me souffla le remède le plus approprié pour cette demande : des œufs infusés au *nux vomica*.

La préparation ne prendrait que quelques minutes ; le poison était à portée de main. Mais pour une raison mystérieuse, quelque chose dans cette lettre me perturbait. Ce n'était pas l'odeur subtile et boisée du parchemin, ni le coin inférieur gauche qui bouclait légèrement, comme gondolé par les larmes. L'inquiétude venait de moi. Comme l'intuition qu'un événement devait être évité.

Mais quel avertissement implicite pouvait transmettre un simple morceau de parchemin, entre les lignes tracées à la plume ? Aucun, me rassurai-je. Cette lettre n'avait rien d'un présage. Mes pensées troublées n'étaient que la conséquence de ma fatigue – il se faisait tard – et de l'inconfort persistant de mes articulations.

Je reportai mon attention sur le livre en vélin déployé sur la table devant moi. Mon précieux registre était une archive de la vie et de la mort ; un inventaire des nombreuses femmes qui venaient quémander mes potions, dans la plus sombre des officines d'apothicaires.

Sur les premières pages, l'encre était douce et les mots étaient rédigés d'une main légère qui ne connaissait ni le deuil

ni la rébellion. Ces notes délavées appartenait à ma mère. La petite boutique aux remèdes pour femmes, située au 3, Back Alley, lui avait appartenu bien avant de m'être transmise.

Il m'arrivait de relire ses indications – *23 Mar 1767, Mrs R. Ranford, Achillea Millefolium, 15 gttes, 3x* – et les mots m'évoquaient sa présence : les cheveux qui glissaient sur sa nuque quand elle moulait la tige de l'achillée millefeuille au pilon ; la peau fine, tendue comme du papier sur les os de sa main quand elle arrachait les graines de la fleur. Mais à l'époque, ma mère ne dissimulait pas son officine derrière un faux mur, et elle ne diluait pas ses potions dans des bouteilles de vin rouge. Nul besoin pour elle de se cacher. Les teintures qu'elle prodiguait n'avaient pour but que le bien : apaiser les chairs à vif des jeunes mères, provoquer les menstrues des épouses infertiles. Ainsi, remplissait-elle les lignes de son registre avec la liste des herbes les plus bénignes. Personne ne s'en serait alarmé.

Sur mes pages, j'inscrivais l'ortie, l'hysope et l'amarante, oui, mais également de bien plus sinistres remèdes : la belladone, l'ellébore, l'arsenic. Sous l'encre qui imbibait le parchemin se cachaient la trahison, la douleur... et les plus sombres secrets.

Aux mystères d'un homme vigoureux souffrant d'une faiblesse du cœur le soir de ses noces, ou d'un jeune père en bonne santé succombant à une fièvre soudaine, mon écriture recelait toutes les réponses : nul cœur affaibli ni fièvre, mais du jus de pomme épineuse versé dans le vin, et de la belladone arrosant les tartes de femmes rusées dont les noms maculaient mon cahier.

Parmi eux, un seul manquait : le mien. Le secret originel, la vérité sur la manière dont cette entreprise avait commencé. Car j'avais consigné chaque victime dans ces pages, toutes sauf une : *Frederick*. Les lettres tranchantes de son nom ne mutilaient que mon cœur endolori, mes entrailles cicatrisées.

Je refermai doucement le registre qui ne me serait d'aucune utilité ce soir-là et reportai mon attention sur la lettre. Que me valait cette inquiétude ? Les bords du parchemin continuaient d'attirer mon regard, comme si quelque chose cherchait à s'en échapper. Plus je restais assise à ma table, plus mon ventre se tordait et mes doigts tremblaient. Au loin, derrière les murs de la boutique, les clochettes d'une calèche tintaient comme les fers à la ceinture d'un gardien de la paix. Mais les baillis ne viendraient pas davantage cette nuit qu'au cours des deux dernières décennies. Mon officine, comme mes poisons, était bien trop habilement escamotée au fond d'une allée biscornue des profondeurs obscures de Londres. Aucun homme ne pouvait la trouver.

Mon regard se posa sur le mur taché de suie que je n'avais ni le cœur ni la force de récurer. Sur une étagère, une fiole vide me renvoya mon reflet. Mes yeux verts hérités de ma mère avaient perdu l'éclat de la vie. Mes joues autrefois rebondies étaient maintenant creusées. À quarante et un ans, j'avais déjà l'apparence d'un spectre.

Tendrement, j'entrepris de frotter la bosse osseuse de mon poignet gauche, enflée comme une pierre brûlante que l'on aurait oubliée dans l'âtre. L'inconfort de mes articulations se répandait dans mon corps au fil du temps. Il s'était tant propagé que je ne vivais plus une heure sans souffrance. Chaque

poison que je dispensais amenait en moi une nouvelle vague de douleur ; certains soirs, mes doigts se raidissaient tant que je m'attendais à voir ma peau trop tendue se déchirer pour exposer mes os.

Je devais mon état aux meurtres et aux secrets. Ils m'avaient rongée de l'intérieur, et quelque chose en moi ne demandait qu'à m'éventrer pour jaillir de mes entrailles.

Soudain, une odeur croupie inonda l'air et une volute de fumée s'enroula sous le bas plafond. La chandelle était presque totalement consumée et d'ici peu les gouttes de laudanum m'envelopperaient dans leur épaisse chaleur. La nuit était tombée depuis longtemps déjà, et bientôt elle arriverait : celle dont le nom viendrait s'inscrire à mon registre et dont je dénouerai le mystère, malgré le sombre pressentiment qui couvait en moi.